

L’histoire d’une mémoire décalée. *Grandes Vacances en Angleterre* d’Évelyne Pollet

The story of displaced memory.
Grandes vacances en Angleterre by Évelyne Pollet

Joanna Teklik

Université Adam Mickiewicz, Poznań

e-mail: joanna.teklik@amu.edu.pl

Abstract

Today’s studies on memory encourage multidirectional memory, which assumes the transdisciplinary perspective and permits new understanding of texts which address traumatic events of the previous century. This is so in the case of Evelyne Pollet (1905-2005). Her largely autobiographical novel *Grandes vacances en Angleterre* (1945) is a record of a Belgian refugee family’s stay in Great Britain during World War One. This would not be particularly interesting if it had not been for the fact that the author does it near the end of the second global conflict. Her return to the events of 1914-1918 is not coincidental. Pollet purposefully turns the reader’s attention away from the inglorious chapters of her biography, her close ties with the collaborators’ literary milieu, and her intensive editorial work during the occupation. *Grandes vacances en Angleterre* is an example of instrumental approach to the type of memory referred to ‘displaced memory’.

Keywords: Belgium literature, World War I, II, Évelyne Pollet, displaced memory

Aujourd’hui, au moment où différentes histoires de violence extrême se confrontent dans la sphère publique, la mémoire se veut « multidirectionnelle », donc censée faire émerger de façon dialogique les souvenirs collectifs d’histoires apparemment distinctes¹. Ceci crée une perspective nouvelle dans les recherches des historiens qui observent une polysémie croissante du terme *mémoire*, ainsi que la

¹ Les travaux de Michael Rothberg, centrés autour de la notion de « mémoire multidirectionnelle », sont particulièrement révélateurs à ce titre. Cf. Rothberg, 2014 : 176.

modification de son rapport à l'*histoire*. La dynamique du souvenir évolue et il est de plus en plus difficile de réduire la mémoire à son acception primitive, conçue comme le *présent dans le passé* qu'un historien tâche de rendre pour conjurer l'*oubli*. La mémoire, comme l'observe Michael Rothberg, fonctionne actuellement de manière productive, par la négociation, le renvoi et l'emprunt (Rothberg, 2014 :176) et il faut en tenir compte si l'on cherche à l'appriivoiser. Il est intéressant, par exemple, de l'examiner dans le contexte des événements qui ont marqué la conscience européenne du XX^e siècle, notamment les deux conflits mondiaux et chercher à l'expliquer à l'échelle individuelle et collective.

La mémoire ne peut jamais être considérée comme une fonction indépendante et elle désigne l'ensemble des pratiques de remémoration dont l'objectif est de faire revivre le passé qu'elle prolonge d'une certaine manière dans le présent. Si la remémoration déplace un acte ou un état du passé vers le présent, elle l'amène non seulement à la mémoire du locuteur, mais aussi à celle du destinataire. D'où l'importance du souvenir-trace, gravé en la mémoire, et de sa représentation, qu'elle soit littéraire ou autre.

La mémoire, tributaire de l'affectivité et de la motivation, reste en étroite relation non seulement avec la perception ou l'intelligence, mais aussi avec l'imagination et elle s'organise avec le temps. On parle alors de la mémoire à court ou à long terme et dans le contexte du délai, du rappel immédiat ou différé. Ce dernier processus, désigné aussi comme souvenir différé, traduit un décalage temporel et nous renvoie à la notion de la mémoire que l'on appellera ici *décalée* (en psychanalyse elle fonctionne sous le terme de mémoire *différée*). Contrairement à la mémoire immédiate qui reconstitue des faits d'un passé récent, la mémoire *différée* reconstitue ceux d'un passé plus lointain. Par définition, elle est un mécanisme de défense par lequel sont maintenus ou rejetés dans l'inconscient des idées, des pulsions ou des sentiments qui ne sont pas acceptables par le sujet. De cette définition, nous retiendrons qu'il est question d'un mécanisme « de défense » qu'éprouve le sujet (en train de rejeter tout ce qu'il n'accepte pas) et que ce mécanisme est « inconscient ».

Le terme de mémoire *décalée* s'avère particulièrement prégnant dans le contexte de la littérature de l'immédiat après-guerre belge. Les spécialistes qui focalisent leur recherche sur cette période², soulignent à maintes reprises qu'après 1945, on note, d'une part, un certain retard en matière d'histoire de la Seconde Guerre mondiale en

² Il convient de citer ici les travaux de Marc Quaghebeur, Bibiane Fréché ou Anna Soncini Fratta, ainsi que quelques ouvrages collectifs dont *Leurs occupations. L'impact de la Seconde Guerre mondiale sur la littérature en Belgique* de 1997 et paru dix ans plus tard *14-18 : une mémoire littéraire* tiennent la place de prime importance, tout en indiquant de nouvelles pistes de réflexion sur la production littéraire de la Belgique francophone de l'après-guerre. Cf. également Fratta A. S., (2012). « Dire la guerre. Les lettres belges pendant la première guerre mondiale », *Confluências*, n° 21, 363-377 et Laserra, A., Leclercq, N., Quaghebeur, M. (dir.) (2008). *Mémoires et antimémoires littéraires au XX^e siècle. La Première Guerre mondiale*, Bruxelles : Peter Lang, coll. Documents pour l'Histoire des Francophonies, n° 15. Cf. *Textyles*, 47 | 2015, 225-229.

Belgique qui tient généralement à quelque blocage, intimement lié au dénouement de la Question royale, mais aussi que, d'autre part, on publie alors des textes qui, au lieu de se référer à la Seconde Guerre mondiale, évoquent plutôt la Première. Ceci n'est pas dû au hasard et certains chercheurs y voient une opération de détournement historique, une *stratégie plus ou moins consciente de transposition d'enjeux de la seconde vers la première occupation* (Fréché, 2007 : 89), non sans rappeler la situation dans le champ littéraire belge au moment de l'Occupation et au sortir du second conflit mondial. En 1940, la vie littéraire belge francophone profondément bouleversée par l'invasion de la Belgique par l'Allemagne nazie se transforme, soumise au contrôle exercé par l'occupant. Les écrivains sont appelés à choisir entre la collaboration proprement dite (les textes publiés avec la censure de la *Propaganda Abteilung*) ou l'activité dans la clandestinité. On observe pourtant des attitudes intermédiaires – une partie d'intellectuels belges choisit la voie de l'accommodation (la politique du moindre mal et la poursuite de l'activité dépourvue d'accents ouvertement pronazis), une autre encore opte carrément pour celle du silence (le refus radical de publication quelconque)³. La complexité de réactions envisageables à l'égard de l'occupant implique la difficulté de jugement au lendemain de la guerre. D'une manière inégale et souvent injuste, on juge alors les écrivains qui ont flirté avec les milieux de la collaboration ; tantôt punis sévèrement, tantôt disculpés quasi miraculeusement, l'épuration reste un sujet fort controversé au cours des années qui suivent la Libération.

L'heure de la guerre passée, on voit paraître des ouvrages qui renouent, certes, avec le conflit mondial, mais le premier et non pas le second. Parmi eux, *Grandes vacances en Angleterre* (1945), un roman d'Évelyne Pollet (1905-2005), qui, tout comme le feront un peu plus tard ses deux pairs, Henri Davignon (*La Première Tourmente*, 1947) et Marie Gevers (*Château-de-l'Ouest*, 1948), décide de retracer des souvenirs sur l'exil forcé vécu durant la Première Guerre mondiale (Fréché, 2007 : 94-95). On pourrait se demander pourquoi les ouvrages en question sont en décalage avec les récits témoignant de l'horreur de la Seconde Guerre mondiale publiés alors et quelle est la motivation de leurs auteurs, et plus précisément celle d'Évelyne Pollet dont il sera principalement question ici.

Eu égard aux circonstances, il est légitime d'ajouter à notre analyse, un autre élément encore, celui de l'*oubli* qui s'étend du non-dit jusqu'au non-su et qui complète en l'occurrence le couple susdit de *mémoire-histoire*, et forme avec celui-ci une espèce de triptyque intégré dans tous les plans temporels (passé-présent-futur). L'*oubli* participe, pour aller plus loin, de la formation de l'identité, aussi bien individuelle que collective. Ce triptyque *mémoire-histoire-oubli* et la relation intime qu'entretiennent ses composants nous permettent d'introduire la figure d'Évelyne Pollet dont on sait, en fait, très peu de choses aujourd'hui.

³ Cf. Teklik, 2012 : 61-62.

Née en 1905, de mère flamande et de père français, elle prend directement part au cours de l'Histoire et partage le destin de ses compatriotes qui atteignent en 1914 les côtes anglaises. Elle fait partie d'une grande vague de l'émigration belge de l'époque qui, il faut l'admettre, reste unique par son ampleur et la mobilisation importante qu'elle suscite⁴. L'exode des Belges prend en l'occurrence la forme d'une évacuation organisée et la Grande-Bretagne, vu ses déclarations initiales, ouvre ses frontières à un des plus vastes mouvements d'immigration que connut le pays (200 000 personnes environ). Si, au départ, les autorités britanniques, ainsi que l'opinion publique se montrent favorables à cet afflux des Belges, il n'en reste pas moins que vrai que, au fil du temps, l'action caritative perd sa dynamique initiale. De plus, il est à noter que le statut des réfugiés varie en fonction de leur origine sociale. Ceux qui sont issus des milieux les plus aisés bénéficient d'un sort plus enviable que celui de leurs compatriotes moins fortunés (Amara, 2014 : 188).

Ceci n'est pas sans conséquence sur le séjour d'Évelyne Pollet en Angleterre. Elle quitte le pays natal tout au début de la Grande Guerre, pour s'établir dans le Comté de Devon où elle mènera, avec sa famille, une existence plus au moins paisible, à l'abri du vacarme de la guerre. Une fois le conflit terminé, la petite Évelyne rejoint Anvers avec ses proches, non sans regretter ce retour. Quelques années plus tard (1926), elle épouse Robert Gevers et entre ainsi dans une famille de Flamands francophones au capital culturel important⁵. Il n'est peut-être pas sans importance que de cette époque date justement le premier roman d'Évelyne Pollet (*La Bouée*) et que, depuis son mariage, son intérêt pour la littérature ne fait que croître et sa vocation d'écrivain commence à se forger. Néanmoins, l'historiographie littéraire belge retient à peine le titre de ses œuvres qui se succèdent au cours des années suivantes. De quelques romans, contes et nouvelles dont elle fut auteure⁶, on ne cite d'habitude qu'*Escaliers*, roman qui date de 1956 où, de façon romancée, elle transcrit l'histoire de sa relation amoureuse avec Louis-Ferdinand Céline. Cet élément attire d'ailleurs le plus l'attention des biographes de Céline qui cherchent à reconstituer l'histoire de cette liaison et surtout, à en publier des preuves. Pollet et Céline entretiennent une correspondance pendant une quinzaine d'années, jusqu'en 1948, malgré le fait que les visites de l'auteur du *Voyage au bout de la nuit* à Anvers se font de plus en plus rares pour s'arrêter en 1939⁷. La postériorité associe donc d'habitude le nom de

⁴ La publication récente de Michaël Amara (2014) évoque en détail l'histoire des réfugiés belges de la Première Guerre mondiale. Cf. le chapitre V, intitulé *La prise en charge des réfugiés belges en Grande-Bretagne* (Amara, 2014 : 153-188).

⁵ Marie Gevers, sa belle-sœur, est une romancière reconnue.

⁶ *La Bouée* (1926), *La Maison carrée* (1938), *Primevères* (1942), *Corps à corps* (édition belge du précédent, 1943), *Un Homme bien... parmi d'autres personnages* (1942), *Fumée de Darlington* (1943), *Grandes vacances en Angleterre* (1945), *Escaliers* (1956), *L'Abîme* (1964).

⁷ Évelyne Pollet résume ainsi elle-même la chronologie de cette passion : « J'écrivis à Céline au début de 1933, après avoir lu le *Voyage au bout de la nuit* qui m'avait bouleversée. Il me répondit aussitôt. À la fin de mai, il vint me voir. [...] Céline s'étant épris d'Anvers y revient régulièrement pour de

Pollet à celui de Céline, sans pourtant s'attarder sur son œuvre qui, quant à elle, ne fut l'objet, jusqu'à maintenant, d'aucune étude complète.

Et pourtant... Un bref regard sur les écrits d'Évelyne Pollet permet de tirer quelques conclusions intéressantes. À part ses deux premiers romans, celui de 1926 (*La Bouée*) et de 1938 (*La Maison carrée*), qu'elle publie non sans difficultés (toujours en quête d'un éditeur), tous les autres textes datent des années de la Seconde Guerre mondiale. Juste avant, en 1939, Pollet est couronnée du Prix Marianne du récit bref pour sa nouvelle intitulée *Les photos* (elle sera publiée trois ans plus tard, dans un recueil de nouvelles *Un homme bien... parmi d'autres personnages*). En 1940 voit le jour *Primevères* (chez l'éditeur de Céline, Robert Denoël), viennent ensuite *Corps à corps* et *Fumée de Darlington*, les deux romans de 1943 et publiés par les « Auteurs Associés ». Enfin, en 1945, *Grandes vacances en Angleterre*, l'histoire inspirée par son expérience d'enfant durant la Première guerre mondiale qui paraît aux Editions Libres. Dans l'après-guerre, Pollet ne publie que deux romans, *Escaliers* (1956), déjà mentionné, publié chez un petit éditeur bruxellois et l'*Abîme* (1964), un roman quasi introuvable, publié avec l'appui d'un éditeur parisien, cette fois.

Aucun texte d'Évelyne Pollet n'a été réédité à ce jour et même sa collaboration à plusieurs revues et journaux belges (*La Renaissance d'Occident*, *La Revue sincère*, *Le rouge et le noir*, *Cassandra*, *la Revue générale belge*) n'a jamais suscité une attention particulière de la part de la critique. Bien qu'elle meure centenaire, en 2005, très peu d'informations circulent à son sujet. Les critiques et biographes de Céline n'hésitent pas à la désigner comme une femme sentimentale et impulsive, entièrement dévouée à Céline et, ce qui importe pour notre étude, dépourvue de qualité d'écrivain, toujours en quête d'un éditeur, parisien de préférence⁸. À la lumière de ces remarques, même l'opinion de Marie Gevers, sa belle-sœur qui accepte de préfacier son deuxième roman, *La Maison carrée*, paraît peu convaincante : « La passion dont brûle ce livre apparente, à mon avis, Mme Pollet aux grandes romancières anglaises car, pour elles aussi l'amour est une douleur que l'on subit plutôt qu'une joie que l'on cherche » (Pollet, 1938 : 9).

Nonobstant le jugement sévère de Pollet et de son œuvre, justifié ou non, revenons à son parcours biographique qui nous renseigne davantage sur l'historique de ses publications et qui, *in fine*, nous permettra d'examiner quelques particularités propres à l'époque des années de guerre. La politique éditoriale du pays occupé est alors intimement liée à la question de la collaboration répandue dans les milieux littéraires. Que Pollet décide de continuer de publier durant l'Occupation est déjà un

courts séjours, de 1933 à 1939. Il vint me voir pour la dernière fois en 1941 ». Cf. Evelyne Pollet citée dans D. de Roux, M. Beaujour, M. Thelia, *Cahiers de l'Herne, Louis-Ferdinand Céline*, Paris 1972, p. 79. Il est à noter que la correspondance de Céline à Évelyne Pollet fut éditée avant, en 1963, dans les *Cahiers de l'Herne* également. Une édition revue, corrigée et préfacée par Henri Thyssens, est disponible depuis 1979 dans les *Cahiers Céline*, n° 5 (Éd. Gallimard).

⁸ Les biographes de Céline s'accordent à cet égard, cf. à ce sujet Almeras, 1994 : 144, 148 et Vitoux, 2005, 422-423.

fait riche en information car elle prend la parole au moment où certains écrivains se taisaient, comme nous l'avons dit, en faisant ainsi preuve de leur résistance à l'égard de l'occupant. Si elle publie, cela se fait obligatoirement sous la censure de la *Propaganda Abteilung* qui contrôle, entre autres, la maison d'édition des « Auteurs associés » où elle avait publié ses romans et nouvelles. À cela s'ajoutent les relations qu'elle entretient avec quelques littéraires rexistes notoires, mais aussi, il ne faut pas l'oublier, sa passion pour Céline – un antisémite acharné. Nul doute qu'à la Libération, Évelyne Pollet se trouve piégée et son attitude – épinglée. Or, elle échappe à l'épuration et sa collaboration de plume, comme on disait, n'implique aucune responsabilité. Du moins judiciaire, puisque sur un autre plan, son œuvre n'en sort pas intacte et témoigne de son (dés)engagement au moment du conflit.

Les grandes vacances en Angleterre, roman autobiographique publié en 1945 aux Éditions Libres (émanant, soulignons-le, des « Auteurs associés ») en est un exemple fort évocateur. Marqué par un détournement historique et offrant un spectacle d'une réalité paisible et insouciant en Grande-Bretagne lors de la Première Guerre mondiale, ce recueil de souvenirs romancés sur l'exil nous servira d'exemple pour illustrer le processus de la mémoire décalée, propre à la période de l'immédiat après-guerre belge.

Bien que cette *vision sereine d'une « guerre-parenthèse »* (Fréché, 2007 : 99) s'inscrive en partie dans le climat littéraire de l'époque où, conformément aux principes du néoclassicisme, les auteurs refusent tout engagement et optent pour une écriture anhistorique tout en refusant un rapprochement quelconque avec la réalité, le roman de Pollet ne dévoile pas de traces d'intemporalité. Il suffit de lire le bandeau bleu qui accompagne l'édition originale. D'un caractère purement informatif, il annonce le sujet du livre: « La vie des réfugiés belges en Grande-Bretagne pendant la guerre mondiale ». Le lecteur est ainsi renvoyé à une réalité historique précise, ce qui contredit l'inspiration néoclassique du roman. D'après l'information figurant sur le bandeau, son action a lieu « pendant la guerre mondiale ». La question se pose : laquelle, justement ? Nous sommes en 1945, au moment où le second conflit mondial prend fin, de quel conflit s'agit-il au fait, du premier ou du second ? Un simple manque de précision ou un décalage temporel voulu servant à instrumenter la mémoire ? Quelle que soit la réponse, il est évident qu'Évelyne Pollet décale ainsi en filigrane des faits, en détournant l'attention du lecteur qu'elle invite à disparaître dans un coin paisible du sol anglais. Le titre du roman est à cet égard révélateur : l'idée des grandes vacances nous fait penser à la période d'une oisiveté insouciant. À lire la suite (l'incipit), il est pourtant question de drôles de vacances :

Que ceux qui déjà m'en veulent, se représentent ce que fut la guerre pour tant de très jeunes garçons : quatre ans de grandes vacances (GVA : 9)⁹.

⁹ La pagination renvoie à la première (et unique) édition de *Grandes vacances en Angleterre* de Pollet, mentionnée dans la bibliographie et désignée dans le texte comme GVA.

Rappelons que ces mots sont empruntés à l'introduction du *Diable au corps* (1923) de Raymond Radiguet. Le livre fut un grand scandale à l'époque de sa parution car il postulait la guerre comme condition du bonheur des amants (un adolescent désœuvré, trop jeune encore pour être mobilisé et une femme dont le mari est au front). Il défigurait ainsi le sens du combat, tout en portant atteinte au respect dû au soldat. Non sans raison, Évelyne Pollet décide de mettre la citation en exergue de son récit. Son enjeu est double : d'une part elle revient aux événements de la Première Guerre mondiale et en fait le cadre de son roman, d'autre part, elle suggère par là que la guerre peut être vécue différemment, comme une *parenthèse* paisible (cf. Fréché, 2007 : 99). En témoigne également l'introduction qui suit¹⁰ et qui est le souvenir de son séjour sur la côte anglaise, imprégné de nostalgie. Un caillou ramassé, soigneusement rangé dans le secrétaire ou une photo, un peu floue déjà, en sont des témoins muets et fidèles. Enfin, le souvenir brûlant du printemps précoce du Devon, avec la couleur de la mer d'alors et des fleurs inoubliables (GVA : 9-11).

Cette évocation qui s'apparente par moments au rêve, peut, en effet, faire oublier au lecteur le contexte de la guerre et l'emmener loin du vacarme des combats. On ne retient que cette mélancolie du bonheur vécu et, par conséquent, révolu. Un regret à peine retenu met en relief la distance entre la jeune Évelyne d'avant et celle d'aujourd'hui, écrivaine adulte, le décalage entre le temps de son séjour sur le sol anglais et le moment présent, celui de l'histoire et celui du récit, pour reprendre la distinction genettienne :

Les collines silencieuses et boisées semblent des collines ardennaises. Il n'y a pas de jonquilles, il n'y a pas de jacinthes, jamais nous n'entendons la mer, jamais nous n'atteignons une plage. Aucune brise ne souffle sur ces paysages étrangers, mais quand je me réveille, je pense, le cœur serré : Souviens-toi ! La vie est brève, tout passera... (GVA : 11).

Ainsi, dès les premières phrases de son roman, Pollet nous emmène loin de la Belgique tout en établissant une opposition nette entre les référents spatiaux « ici » et « là-bas ». « Ici » est une réalité belge mais aussi le présent de l'écriture, doté d'une rétrospection douloureuse, liée au retour de « grandes vacances en Angleterre » et « là-bas », le Devonshire, est un passé lointain qu'on cherche à regagner à travers les souvenirs et les rêves. Le va-et-vient constant entre ces deux catégories organise la structure de tout le roman. D'où une confrontation incessante entre deux réalités, mais aussi deux mentalités, respectivement belge et anglaise que l'auteure retrace à travers l'histoire de la famille Dallat, le père et ses quatre filles qui occupent le premier plan du roman :

¹⁰ Bien que celle-ci ne soit pas signée, le lecteur devine immédiatement le nom de son auteur. Evelyne Pollet propose la dédicace suivante : « À tous ceux dont j'ai partagé la vie en Angleterre ».

Les fleurs ne recevaient pas beaucoup d'encouragement au n° 6, Park Road, parce que le n° 6 était occupé par des réfugiés belges, et que les Belges n'ont pas, comme les Anglais, le sens du jardinage. Certes, les quatre filles Dallat aimaient beaucoup les fleurs ; mais elles trouvaient tout naturel de les cueillir et d'en orner le salon, sans jamais se soucier de la façon dont elles poussaient. Cette désinvolture, cette ignorance, choquaient beaucoup leurs voisins de droite (GVA : 13).

La famille Dallat, d'origine bourgeoise, mène une existence paisible, entourée de ses homologues anglais qui, comme le souligne le narrateur – avec une dose d'objectivité et le sens de l'humour non dissimulé –, s'habituent petit à petit à la présence des réfugiés belges. Ils acceptent même leur façon de parler anglais, souvent étrange et surtout incompréhensible :

Il [M. Dallat] avait décidé qu'il savait cette langue depuis bien longtemps déjà, d'être allé quelques fois à Londres avant la guerre. Il disait à ses filles : « Mettez-vous bien ceci dans la tête, la plupart des mots sont d'origine normande. Il suffit à peu près de parler français avec un certain accent ». En se fondant sur ces idées simplistes, il parlait avec aplomb un jargon effarant, que les Anglais, patiemment, faisaient semblant de comprendre. [...] Les derniers mois du séjour de M. Dallat à Wildcombe, il se faisait facilement entendre ; non qu'il eût fait la moindre concession ou des progrès, mais bien parce que ses interlocuteurs en avaient fait (GVA : 111).

Il faut admettre qu'Évelyne Pollet puise dans le réservoir de stéréotypes nationaux et n'hésite pas non plus à souligner à toute occasion la spécificité belge, qu'est, entre autres, le sens de l'humour, *une disposition bien belge à s'égayer des choses, y compris des catastrophes* (GVA : 76). Le prêtre qui rend régulièrement les visites chez Dallat le confirme, car il *apprécie toujours l'humour de la famille, autrement réceptive que les respectables familles anglaises. Bien avant qu'il eut terminé son histoire, il était devenu incompréhensible, tant il riait* (GVA : 31). À maintes reprises, Pollet recourt donc à des clichés, tout en parlant aussi bien de la réalité anglaise (« dans les collègues anglais on fait surtout du sport ») que belge :

Si c'était l'été, on goûtait à la plage, au printemps ou à l'automne, on prenait le thé dans un tea-room. Mais toujours les dames belges, économes et prévoyantes, avaient soin d'emporter le goûter dans un petit panier (GVA : 65).

Ladite confrontation belgo-anglaise s'opère à plusieurs niveaux. Sont comparés respectivement les paysages, les habitudes, même les sensibilités différentes. Or, ce que l'on retient pour notre part, c'est surtout l'opposition entre la Belgique en guerre (dont on apprend très peu de fait) et le coin paisible de la Grande Bretagne, avec son ambiance insouciant de la canicule éponyme, qui respire un bonheur gratuit :

Un charme de gaieté et de bonne humeur émanait de Park Road. On s'y sentait plus près de la nature, plus éloigné de la guerre que partout ailleurs (GVA : 22).

La famille Dallat est à l'abri de toute préoccupation, politique y compris, et les filles ne voient pas vraiment la différence entre leur vie antérieure et celle qu'elles mènent en Angleterre. Elles fréquentent une école belge (avec une classe française et flamande, précisons) et suivent les cours de religion. Le seul moment où elles se retrouvent du coup confrontées à l'horreur de la guerre survient lorsqu'elles apprennent, à l'école, la mort du frère de leur maîtresse, Mlle Van Overkoren, qui, peu avant, leur avait demandé d'ajouter un *ave* à leur prière habituelle pour les soldats dans le Boyau de la Mort. Ce n'est qu'à la maison que les enfants demandent ce qu'était ledit Boyau et obtiennent une réponse qui minimise tout danger éventuel :

C'est, devant Dixmude, une tranchée belge qui prolonge une tranchée allemande. C'est là que finit notre territoire, que commence le territoire ennemi. Luc a été souvent dans le Boyau de la Mort, et il en est revenu. Les Van Overkoren exagèrent (GVA : 37).

La guerre, avec son cortège de soldats morts dans les tranchées est une abstraction pour les exilés et l'exemple des filles Dallat le montre bien. Ayant appris la mort du frère de leur maîtresse, les enfants décident, saisis de pitié, d'aller à l'église pour se confesser d'abord, afin de pouvoir communier le lendemain, pour le repos de son âme. Or, dès qu'ils arrivent près du confessionnal où le curé anglais, le Père O'Brien est en train de confesser une vieille bigote, ils commencent à rigoler, en l'observant remuer des pieds et en se demandant comment avouer leurs péchés en anglais :

« Comment dit-on être gourmande ? » interrogeait Lotte à voix basse ; et elle pouffait. Toutes jetaient des regards furtifs sur les pieds de la vieille, qui n'en finissait pas d'énumérer ses péchés. « Comment dit-on mentir ? Comment, être négligente ? Allons, du sérieux ! » et elles se retraient les joues, éclataient de rire et enfouaient leur visage dans leurs mains. Le frère Van Overkoren était oublié (GVA : 39).

La scène reflète parfaitement l'attitude à l'égard des événements qui se déroulent d'abord trop loin, pour être pris au sérieux. On oublie vite la mort et la vie reprend son rythme quotidien. Mlle Van Overkoren rentre, d'abord habillée en noir, et, avec le temps, elle redevient elle-même. On entend ici un écho du *carpe diem* de Pollet, annoncé dans l'incipit, la vie est brève, souviens-toi, tout passera (GVA : 11).

La fin du roman le reprend d'ailleurs. Les filles s'apprentent à quitter la Grande-Bretagne pour retourner à Anvers et pour retrouver « la maison en ordre et la vie redevenue normale. Et ainsi, de toute cette guerre, elles n'auraient exactement rien vu » (GVA : 123). Le retour est accompagné d'une grande joie, mais aussi d'une réflexion amère d'une des filles, la petite Florence, en qui le lecteur reconnaît l'auteure du roman. Le fragment ci-dessous prouve sans doute une distanciation par rapport au pays touché par la guerre, ainsi que l'ignorance des événements de guerre. Non seulement car le conflit armé a ouvert une parenthèse tout en enlevant à l'homme sa faculté de reconnaître les valeurs fondamentales de sa vie :

[...] le lendemain, elle quitterait ce lieu dont on lui avait bien mis dans la tête que c'était un lieu d'exil ; qu'elle retournerait vers cet autre dont on lui rappelait sans cesse qu'il était la patrie (GVA : 125).

Même si l'on parle des tranchées et l'on fait des associations à la Grande Guerre tout au long du roman, les dates que l'on trouve à la fin ne laissent aucun doute : Juin 1939 – Mars 1940 (GVA : 132). On ne peut pas s'empêcher de faire ici une analogie avec la situation des Belges durant la Seconde Guerre mondiale et la campagne des dix-huit jours qui fut alors le seul affrontement armé. La distance, l'éloignement des combats et des victimes de l'envahisseur font que toute la responsabilité est enlevée. À l'image d'un souvenir différé, Pollet repousse ses souvenirs récents, liés à ses activités sous l'Occupation, ses relations avec les milieux littéraires rexistes, ses publications dans les maisons d'édition sous censure nazie. Son attitude correspond donc à la définition de mémoire différée, décalée que nous avons mentionnée. L'auteur de *Grandes vacances en Angleterre* rejette des idées et des sentiments dont elle n'est pas forcément fière et qu'elle préfère oublier, l'oubli étant en l'occurrence l'espace du non-dit privilégié. Une lecture attentive du texte de Pollet semble confirmer qu'elle adopte une stratégie consciente, visant à la préserver de toute responsabilité relative à ses activités durant la Seconde Guerre mondiale et sa collaboration de plume en particulier.

Cette histoire d'une mémoire décalée de l'écrivaine belge semble toute particulière, surtout si l'on s'aperçoit que généralement, l'on assiste à un phénomène inverse : c'est la Première guerre mondiale qui est occultée en Europe par la Seconde et ne revient d'actualité que plus tard, lors de deux vagues – des années 70 et des années 90. Le premier conflit mondial fait écran et sert de l'autocensure pour Évelyne Pollet qui se dégage de toute responsabilité et décale consciemment l'histoire de son désengagement. Le décalage temporel aboutit ainsi au décalage mémoriel singulier qui fait de l'après-guerre belge un cas à part.

BIBLIOGRAPHIE

- Almeras, Ph. (1994). *Céline : entre haines et passion*, Paris : Ed. Robert Laffont.
- Amara, M. (2014). *Des Belges à l'épreuve de l'exil. Les réfugiés de la Première Guerre mondiale en France, en Angleterre et aux Pays-Bas*, Bruxelles : l'Université de Bruxelles.
- Baumann, R. (2007). *La Grande Guerre comme mémoire romanesque de l'enfer concentrationnaire ?*, *Textyles*, 32-33, 106-126.
- Fratta, A. S., (2012). « Dire la guerre. Les lettres belges pendant la Première Guerre mondiale », *Confluências*, 21, 363-377.
- Fréché, B. (2007). « L'actualité de la Première Guerre mondiale après la Seconde », *Textyles* 32-33, 89-105.
- (2009). *Littérature et société en Belgique francophone (1944-1960)*, Bruxelles : Le CRI/CIEL-ULB-Ulg.
- Laserra, A., Leclercq, N., Quaghebeur, M. (dir.) (2008). *Mémoires et antimémoires littéraires au XX^e siècle. La Première Guerre mondiale*, Bruxelles : Peter Lang, coll. Documents pour l'Histoire des Francophonies, n° 15. Cf. *Textyles*, 47 / 2015, 225-229.
- Pollet, E. (1945). *Les grandes vacances en Angleterre*, Bruxelles : Les Éditions Libres.
- (1938). *La Maison carrée*, Bruxelles : Éditions du Cercle d'Art (avec la préface de Marie Gevers).
- Quaghebeur, M. (1997). « Éléments pour une étude du champ littéraire belge francophone de l'après-guerre », in *Leurs occupations. L'impact de la Seconde Guerre mondiale sur la littérature en Belgique*, Bruxelles : Textyles-CREHGSM.
- Rothberg, M. (2014). « Multidirectional memory », *Témoigner. Entre histoire et mémoire* (réd. Ph. Mesnard), 119 / 2014, 176.
- Roux (de), D., Beaujour, M., Thélia, M. (1972). *L.-F Céline*, Paris : L'Herne.
- Teklik, J. (2012). « Raconter pour témoigner : la guerre et l'Occupation dans le champ littéraire belge », *Studia Romanica Posnaniensia* XXXIX/1, 59-67.
- Vitoux, F. (2005), *La vie de Céline*, Paris : Gallimard.

